

## Liban : l'art au service de la mémoire

par Guy Duplat  
publié dans la Libre Belgique

<http://www.lalibre.be/culture/arts-visuels/article/577516/liban-l-art-au-service-de-la-memoire.html>

Culture | Liban (1/3)

Liban : l'art au service de la mémoire  
Guy Duplat

Mis en ligne le 21/04/2010  
-----

La guerre civile a fait 200 000 morts et disparus, mais rien n'est fait pour que la mémoire demeure. Les artistes se battent pour qu'on n'oublie jamais.

Envoyé spécial au Liban

Pour la majorité des Libanais, l'autobus - "Bosta" en arabe - reste le symbole du déclenchement de la guerre civile quand, en avril 1975, un groupe de phalangistes (milices chrétiennes) attaquait un car rempli de travailleurs palestiniens. Les affrontements entre Kataebs (milices chrétiennes) et palestiniennes avec leurs alliés locaux allaient dégénérer dans de féroces combats de rue chrétiens-musulmans et en une guerre civile qui dura quinze ans, ne se terminant qu'en 1990 par les Accords de Taëf.



D.R.

La guerre avait fait 200 000 morts et disparus. Beyrouth était coupée en deux, saignée en son centre où des *snipers* des deux camps tiraient sur tout ce qui bougeait.

Ce 13 avril, on commémorait le 35e anniversaire de début du cataclysme. Mais pas de jour de congé, pas de séance dans les écoles pour expliquer aux enfants les causes du drame. Car les cours d'histoire se sont arrêtés à l'indépendance libanaise en 1943. Depuis lors, aucune histoire commune du Liban n'est possible. Chaque groupe, religion, clan a son histoire qui ne correspond pas nécessairement à celle des autres. Il n'y a pas eu de travail de mémoire, pas de travail de justice. Souvent les mêmes qui se sont combattus se retrouvent côte à côte.

Ce jour-là pourtant, des enfants de 60 écoles de tout le pays, de toutes confessions (druzes, maronites, sunnites, chiites, grecs orthodoxes, etc.) réalisaient une chaîne humaine sur la ligne de front, entre la place des Martyrs et le musée national. Depuis 1990, on a reconstruit le centre-ville à la vitesse de l'éclair, sans beaucoup de qualité architecturale.

Les élèves plantaient des fleurs, repeignaient les murs et les bordures des trottoirs en jaune fluo. Eux, se battent pour qu'on n'oublie rien.

Le même jour, un match de foot symbolique opposait onze ministres à onze parlementaires, tous unis dans un même sport. Oui, mais devant un stade vide pour raison de sécurité !

Sur la place des Martyrs, se dresse une ruine étrange un Ovni de béton. Un ancien cinéma appelé "Le Dôme" dont il ne reste que la carcasse et la salle en forme d'œuf. C'est là qu'un groupe d'artistes libanais "The feel collective" propose une expo sur le thème de la guerre. Ils posent la question : *"Pourquoi n'y a-t-il pas au Liban de mémorial pour rendre hommage aux morts ? La guerre ne sera vraiment terminée , explique Alfred Tarazi du collectif, que le jour où l'Etat décidera de faire un monument pour dire : Plus jamais ça."* En arabe, le mot "Feel" veut dire éléphant, un animal réputé pour sa mémoire.

Son œuvre se déploie sur tous les murs intérieurs de l'ancien cinéma : *"Il y a une trame de 200 000 carrés sur fond blancs, comme le nombre de morts et disparus. Les gens peuvent écrire au marqueur noir le nom de leurs morts et de leurs assassins s'ils le désirent. Sur ce fond, nous avons mis en scène des reproductions géantes des photos les plus connues de la guerre : le bus tirailé, l'enfant qui pleure, la veuve effondrée, la femme voilée avec sa Kalachnikov, etc."* A l'étage, dans l'ancienne salle de cinéma, on peut encore s'asseoir sur les bancs de béton et une vidéo est projetée avec une musique lancinante de guerre. On y voit un lent coucher de soleil et la plage se peupler petit à petit de fantômes noirs. Au milieu de l'eau, "Le Dôme" surgit, devenu le mémorial des disparus. *" Nous voudrions que ce cinéma devienne le mémorial "*, mais la société Solidère de Rafic Hariri a acheté le terrain et tout indique que le cinéma sera rasé comme le reste pour y construire des tours et des magasins chics.

Dans le même "Dôme", sont exposées 700 grandes photos de disparus, côte à côte, confessions mélangées : Stavro, Ali, Alfred Des vies qui se sont volatilisées quand souvent, ils n'avaient pas 20 ans. C'est l'association "Umam" qui organise cette expo itinérante dans tout le Liban. A chaque étape, des familles peuvent signaler un disparu et donner sa photo et son nom. Dans les entrailles du bunker troué d'impacts de balles, les visiteurs défilent silencieusement devant ces disparus.

"Umam" est une ONG créée par Lokman Slim et Monika Borgmann en 2004 et aidée par plusieurs fondations européennes. Marie-Claude Souaid y gère plusieurs projets : *" Ne vous faites pas d'illusion. Seuls 4 % des Libanais sont intéressés par ces questions de la mémoire, portées surtout par les jeunes et par les artistes, dit-elle. Ils savent que les familles des disparus ne font pas le deuil tant que la mémoire n'est pas assurée. Notre but est d'abord de collecter des archives aujourd'hui éparses dans les universités, les communautés ou les groupes politiques. Il n'y a pas d'archives citoyennes sur la guerre que les gens pourraient consulter. Nous procédons aussi à de nombreux archivages de témoignages oraux, on collecte la littérature grise sur la guerre (tracts, affiches). Nous organisons des expos d'artistes ou commandons des films."*

L'excellent photographe hollandais Jeroen Kramer qui a couvert la guerre en Irak et au Liban et vit à Beyrouth, vient de présenter à "Umam", une sélection de ses photos de guerre mêlées avec des photos de vie ordinaire dans ses pays ("Room 103"). "Umam" a fait sensation, par exemple, avec le film "Massacres" où des combattants chiïtes Amal (visages floutés) racontaient leur attaque du cap palestinien de Chatila. Un film interdit en salle.

Un des objectifs d'"Umam" est de faire ouvrir les fosses communes et de faire analyser les ADN pour retrouver les disparus. *"Mais les fosses communes sont dans des cimetières religieux qui sont de la juridiction exclusive des autorités religieuses et l'Etat ne peut intervenir ! Je travaille aussi sur le long terme, en anthropologue. J'interroge depuis des mois un ancien prisonnier politique en l'assurant que son nom ne sera pas divulgué."*

Le quartier sud de Beyrouth où se trouve "Umam", fut bombardé par Israël durant l'été 2006. Une bombe est tombée juste à côté du centre. *"Tout est aussi numérisé et les serveurs sont loin, y compris dans un autre pays."* On n'est jamais assez prudent.

Marie-Claude Souaid lance une piste pour expliquer l'efflorescence des artistes libanais en arts plastiques et théâtre : *" J'ai été prof pendant la guerre et j'ai vu comment la langue était alors un marqueur de clans se perdait. Car les gens choisissaient des prénoms et une langue neutres pour éviter d'être repérés sur les barricades. Et ils se sont tournés vers d'autres formes d'art. "*

**Prochain article : Hyam Yared, une écrivaine poétique et enragée.**

---

<http://www.lalibre.be/culture/divers/article/577674/l-ecriture-comme-microrevolution.html>

Littérature | Liban (2/3)

## L'écriture comme microrévolution

Guy Duplat

Mis en ligne le 22/04/2010

"Sous la tonnelle", magnifique roman de Hyam Yared.  
Rencontre Envoyé spécial à Beyrouth

Hyam Yared est née à Beyrouth en 1975, l'année où la guerre civile, qui durera quinze ans, éclatait (lire nos éditions précédentes). Elle a publié trois recueils de poésie et deux romans à ce jour : "L'armoire des ombres" et l'automne dernier, "Sous la tonnelle". C'est l'éditrice française Sabine Wespieser qui l'a découverte et suivie. A bon droit, car Hyam Yared a un vrai talent littéraire, mêlant intimité et psychologie avec un arrière-plan très politique sur l'histoire libanaise. Dans son dernier roman, elle parle de la vie d'une grand-mère qui vient de mourir, des souvenirs laissés, mais aussi de ce qu'on découvre petit à petit de la vie cachée de cette femme, de sa liberté, de sa fantaisie, de sa générosité pourtant en pleine guerre. Un très beau portrait psychologique de femme, complexe, très justement observé.

Nous avons rencontré la jeune auteure, une longue chevelure bouclée, dynamique, volontaire, qui participait à Beyrouth (où elle vit) au festival "Beirut 39" consacré à la jeune littérature arabe. Hyam Yared est typique de ces artistes qui se révoltent contre les archaïsmes du Liban, responsables en partie des drames du pays.

*"Je suis née au début de la guerre et elle fait partie de moi. On le voit dans ma poésie érotique, qui était une manière de revendiquer ma liberté, de renverser des tabous et de parler du corps si présent dans la guerre. J'ai opté pour le français, car cette langue me donne plus de liberté pour exprimer ce que je veux dire et m'aide à réfléchir à ma propre culture."* Elle n'aime pas qu'on l'interroge sur son "appartenance", combattant ces *a priori*. Du bout des lèvres, elle se dit d'origine grecque-orthodoxe avec une grand-mère *"areligieuse"*. *"En plus des clivages communautaires, il y*

*a les clivages linguistiques. La langue arabe rencontre peu la française. On est dans le refoulé. Il n'y a pas de travail sur la mémoire et je revendique que dans chaque école, il n'y ait plus le cours de religion de la communauté mais bien un cours sur toutes les religions."*

Son livre exprime bien cette société cadenassée par ses clans et ses religions qu'elle a toujours connue : *"Je me suis mariée à 20 ans et j'ai eu rapidement trois enfants et puis j'ai voulu divorcer."* Mais au Liban, seul le mariage religieux existe. Les Maronites ne peuvent pas divorcer. Si un mariage est "mixte", le conjoint survivant ne peut pas hériter, etc. *"Ce sont les autorités religieuses qui interviennent dans nos vies."* Pour son divorce, elle a dû passer devant un "tribunal" de cinq prêtres qui l'ont interrogée sur sa vie, y compris la plus intime, prenant prétexte des mots érotiques de ses livres pour l'attaquer. *"Les curés se sont identifiés à mes personnages. C'est encore le Moyen Age."* Elle s'estime heureuse d'avoir pu conserver la garde de ses enfants même si elle a dû laisser tomber la pension alimentaire.

Ses romans et poèmes sont imprégnés de son expérience libanaise. *"J'arrêterai d'écrire sur mes origines le jour où j'aurai eu gain de cause sur un de mes combats : pour une société civile, pour la laïcité, pour le droit des femmes, pour la démocratie, pour des cours obligatoires sur l'histoire des religions. En attendant, mon écriture doit être une microrévolution, doit être engagée, de parti pris."*

Malgré ses critiques, elle ne songe pas à s'exiler : *"Loin du Liban, je suis dans l'amour de mon pays. Mais dès que j'y rentre, c'est la haine. Je ne sors pas de cette relation d'amour-haine. Je suis une apatride. Pour que cela bouge, il faudrait une révolution institutionnelle. Mais l'impasse dans laquelle nous sommes sert trop d'intérêts, sauf celui du Liban même !"*

Son prochain roman parlera d'une femme infanticide. *"Or au Liban, une femme n'existe que par ses enfants. Je veux montrer que les torts ne sont pas tous chez elle. Au Liban, un crime d'honneur commis par un homme est puni de deux ans de prison. Si c'est une femme, c'est la perpétuité."*

**"Sous la tonnelle" par Hyam Yared, Sabine Wespieser, 278 pp., env. : 21 euros.**

---

<http://www.lalibre.be/culture/arts-visuels/article/578066/l-art-actuel-repond-aux-bombes.html>

Art contemporain | Liban (3/3)

L'art actuel répond aux bombes  
Guy Duplat

Mis en ligne le 23/04/2010  
-----

Beyrouth a ouvert son premier centre d'art contemporain, le BAC. Bien sûr, l'art actuel, les jeunes photographes parlent des déchirements du pays.

## Envoyé spécial à Beyrouth

Il existe de nombreuses galeries d'art à Beyrouth et une longue tradition d'art moderne. Pour l'instant, on y présente par exemple deux artistes importants de l'art moderne libanais, des abstraits du XXe siècle : Paul Guirogossian et Shafic Abboud. Mais par contre, l'art contemporain, parlant directement du monde actuel, utilisant des formes variées et novatrices, fut longtemps absent du Liban. Les choses bougent depuis l'ouverture en 2009 du *Beyrouth Art Center* dirigé par Sandra Dagher, 32 ans, et par l'artiste Lamia Joreige. Toutes deux auraient pu choisir de vivre entre l'Europe et les Etats-Unis, là où l'art contemporain est reconnu, mais elles ont choisi Beyrouth avec l'énergie, la détermination, voire le courage que cela nécessite.



GHUZLAN

Il faut quitter le centre-ville pour trouver dans un quartier industriel, une ancienne usine de meubles transformée en centre contemporain tout blanc à l'architecture modulaire : 1500 m<sup>2</sup>, une médiathèque qui permet, sur place, de visionner les œuvres des principaux artistes libanais actuels, une cafétéria, un *book shop* et des expos qui montrent pour la première fois à Beyrouth, les travaux de grands artistes d'aujourd'hui comme la Palestinienne Emily Jacir qui vient d'y présenter une rétrospective. En juin, se tiendra une expo Mona Hatoum et fin 2010, ce sera le tour de Chris Marker qui influença nombre d'artistes libanais. Le choix est tant de montrer des artistes reconnus que le public libanais n'a pas l'occasion de voir que de donner une chance aux jeunes créateurs libanais.

Le lien avec les guerres qui ont frappé le Liban est clairement indiqué. Sandra Dagher fut déjà à la base du premier pavillon libanais à une Biennale d'art à Venise, en 2007. Elle y présentait cinq artistes contemporains qui souvent parlaient des conséquences de la guerre. Le catalogue ouvrait ainsi : *"Lorsque durant l'été 2006, Beyrouth fut bombardée par l'aviation israélienne, je me demandais comment aider pratiquement les Libanais et comment donner forme à cette folie ressentie par beaucoup. Le mieux, m'a-t-il semblé, était d'organiser une exposition d'artistes actuels du Liban, une idée poétique."* Le gouvernement ne fit rien pour aider l'initiative prise en charge par des sponsors privés. *"Tant mieux, écrivait Sandra Dagher, car cette absence de subsides libérait les artistes et les commissaires de toute interférence politique."*

En parallèle, Sandra Dagher et Lamia Joreige réfléchissaient à ouvrir un lieu d'art contemporain, une *kunsthalle* au cœur de Beyrouth, sans aides de l'Etat, avec des seuls sponsors privés. L'attentat contre Hariri, l'attaque israélienne et ses suites, ont reporté le projet à 2009. Il connut d'emblée le succès. Le BAC organise quatre expos par an (thématiques ou monographiques), une expo sur les artistes émergents et, chaque mercredi, des événements liés à l'expo en cours (conférences, concerts, débats).

Sandra Dagher a grandi en France mais est retournée au Liban il y a dix ans pour ouvrir une galerie privée d'art contemporain et, aujourd'hui, ce *Beirut Art Center*. En pleine liberté ? *"La censure, bien présente au Liban, porte sur les livres en arabe, le théâtre et le cinéma, pas sur l'art actuel qui peut poser les questions qui font mal."*

Beaucoup se demandent pourquoi ces artistes parlent si souvent des suites des guerres. Elle répond qu'au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, ce fut aussi un grand sujet de l'art occidental et qu'ici, il faut en parler parce qu'on cherche toujours à occulter le sujet.

La flambée des prix autour de l'art du Moyen-Orient dû à la récente expo Saatchi et au boom des foires d'art dans le Golfe, ne plaît pas à Sandra Dagher. *"Ces artistes ont travaillé lentement et puis ils voient cette flambée des prix malsaine. Ils ont la tentation de céder à ce nouvel orientalisme (au sens d'Edward Saïd) où le marché international dicte les sujets qui lui plaisent, en particulier autour de la femme voilée. Beaucoup d'institutions nous sollicitent aussi, mais nous voulons d'abord consolider notre assise à Beyrouth. Le mélange des cultures au Liban est unique et il tiendra en résistant à ces effets de mode."*

Quelques galeries se lancent aussi dans le contemporain comme *Sfeir Semler*.

Un tout autre type de travail est réalisé par la "Fondation arabe pour l'image", à nouveau lancée sur fonds privés, par un groupe de photographes libanais. Ils collectent et protègent les photos historiques du Moyen-Orient menacées de disparaître, un travail de mémoire qui comprend déjà 400000 images classées, placées dans une pièce réfrigérée. Cette Fondation entreprend par exemple la recension complète du travail du photographe de studio de Saïda, Hashem El Madani et montre ses photos dans les boutiques de la ville. L'anthropologue libano-française, Yasmine Eid-Sabbagh mène un travail passionnant et de longue haleine dans le camp palestinien de Burj al-Shamali, près de Tyr, pour y collecter les images amenées par les réfugiés palestiniens et pour initier à l'image, des dizaines de jeunes, devenus petit à petit, de vrais photographes au regard singulier. Un travail sur le rapport à l'image, loin des opérations éclairs où on se contente de distribuer des appareils aux jeunes des bidonvilles. Et au camp martyr de Chatila, le jeune photographe Hisham Ghuzlan, grâce à des aides allemandes, développe un travail très intéressant sur la vie dans ce camp. Plusieurs journaux et magazines étrangers ont déjà repris ses photos (voir la nôtre).

La photographie est aussi un art contemporain en plein développement au Liban.

---